

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 33 (2003)
Heft: 11

Artikel: Charlotte Rampling : entre le désir de vivre et de jouer
Autor: Hug, Charlotte
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-827625>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

■ A l'approche de la soixantaine, les comédiennes ralentissent leur activité... en tout cas au cinéma. Or, depuis bientôt deux ans, Charlotte Rampling vit un épanouissement surprenant. Preuve en sont les films dans lesquels elle vient nous bouleverser.

Charlotte Rampling

Entre le désir de vivre et de jouer



Photos Filmcoop Zürich

Retracer la trajectoire de Charlotte Rampling, c'est s'interroger sur la carrière d'une actrice au corps menu, au regard étrange et à la voix suave,

parlant le français avec un très léger accent. Une actrice dont nous avons conservé un souvenir aussi éblouissant que troublant, dans *Les Damnés*, *Portier de Nuit*

et le très étonnant *Max, mon Amour*. Depuis plus de trois décennies, elle hante le cinéma et nos souvenirs par sa beauté rare, ardente et sa personnalité ambivalente, faite d'une séduction fondée autant sur l'intériorité que sur l'audace.

Née en 1945, élevée rigoureusement par son père, un colonel britannique, et une mère victime de troubles maniaco-dépressifs, Charlotte Rampling a choisi de se réfugier dans l'audace parce que, comme elle le relève, «plus il y a d'oppression, plus il y a de rébellion».

Après un séjour à Paris, en compagnie de sa sœur, où elle apprit le français, elle fut engagée par Richard Lester pour jouer dans *Le Knack*, un film qui annonçait l'arrivée des hippies dans la société. Elle avait vingt ans. Quelques films légers et pétillants suivent. En minijupe, débordant d'énergie solaire, Charlotte Rampling laisse croire en ses dons d'actrice légère. Forte des compliments qu'on lui faisait, «Vous êtes une actrice née», elle fréquente une école dramatique et suit sa voie, faisant confiance à sa simplicité naturelle.

L'influence de Visconti

Mais le destin veille. Un metteur en scène devine que la jeune femme a bien davantage à offrir. Sa pureté juvénile, alliée à l'aristocratie et à la sensualité empreinte

de mystère qu'elle dégage, retient l'attention de Luchino Visconti, qui arrive à la convaincre de jouer dans *Les Damnés*. Désormais, son visage d'ange s'associera toujours à celui de l'innocence profanée et sacrifiée.

C'est aussi le moment où la vie la maltraite. Sa sœur se suicide. Elle se reproche de ne pas avoir su sentir et prévenir ce geste. A la demande de son père, elle accepte de ne pas dire la vérité à sa mère, au psychisme fragile, qui tombe alors dans une profonde mélancolie dont elle ne sortira jamais. Bien plus tard, se sentant prisonnière d'un passé trop profondément refoulé, Charlotte avouera qu'elle n'avait pu faire le deuil de sa sœur...

Après *Les Damnés*, sur la recommandation de l'acteur Dirk Bogarde son partenaire dans ce film, elle tourne *Portier de Nuit*, de Liliana Cavani. Dorénavant, son visage au regard clair-obscur de félin, son expression, à mi-chemin entre la souffrance et le rêve, seront associés à des rôles de folles meurtries, de victimes sadomasochistes ou de femmes fatales. Qu'on se souvienne de *La Chair de l'Orchidée*, sous la direction de Patrice Chéreau, ou d'*Adieu ma Jolie*, avec le solide Robert Mitchum. Puis du rôle qu'elle allait tenir, dix ans plus tard, dans le film aussi fort que sombre de Jacques Deray: *On ne meurt que deux fois*. Du film *Le Verdict*, où elle apparaît aux côtés de Paul Newman, elle aime

Biographie

Naissance à Londres en 1945. *The Knack*, de Richard Lester (1965). *Les Damnés*, de Luchino Visconti (1969). *Zardoz*, de John Borman, avec Sean Connery, et *Portier de Nuit*, de Liliana Cavani (1973). *La Chair de l'Orchidée*, de Patrice Chéreau, et *Adieu ma Jolie*, de Dick Richards (1975). Mariage avec le musicien Jean-Michel Jarre (1977).

Stardust Memories, de Woody Allen et *Le Verdict*, de Sidney Lumet (1980). *On ne meurt que deux fois*, de Jacques Deray et *Max, mon Amour*, de Nagisa Oshima (1985). *La Ceriseraie*, de Michael Cacoyannis et *Signs and Wonders*, de Jonathan Nossiter (1988). *Sous le Sable*, de François Ozon (1998). *Swimming Pool*, de François Ozon (2003).



Charlotte Rampling, dans une scène de son dernier film *Swimming Pool*.

à dire: «C'était un rôle de vamp, je jouais une sorte de Lauren Bacall, revue et corrigée. C'était superbe parce que je lui ressemblais un peu...»

En suivant son envie...

A suivre sa filmographie si variée, on se rend compte que Charlotte Rampling ne s'est jamais laissé guider par des choix de carrière. Elle suivait son envie, n'ayant aucun besoin de faire carrière dans le cinéma. «J'avais une immense envie d'interpréter des rôles qui voulaient dire quelque chose, de parler aux gens.» Et elle ajoute, lorsqu'on lui demande si elle a interprété des rôles qui ne lui ont pas donné satisfaction: «J'ai toujours pris mon plaisir quelque part.»

Pour des raisons personnelles, vers 40 ans, elle a ressenti le besoin de s'éloigner du cinéma. Probablement pour faire face à la montée d'angoisses anciennes attisée par l'échec de son mariage. Son éducation, sévère, dure, sans tendresse, la mort de sa sœur, autant de moments douloureux qui ont alors ressurgi, la laissant

seule face à l'essentiel: se garder en vie.

Elle y a réussi, sentant, quelques années plus tard, qu'elle abritait à nouveau une petite plante fragile, mais bien vivante, qui ne demandait qu'à vivre. «J'étais de nouveau prête à me montrer, à recevoir et à donner. Et en pleine forme physique. Après 40 ans, on mérite le visage et le corps que l'on a.» Et d'insister, lorsqu'on lui demande pourquoi elle ne désire pas paraître dix ans de moins: «Je fais partie de la première génération de femmes qui, à 50 ans, peuvent être séduisantes. Une séduction autre, plus profonde, plus mature. C'est la vraie séduction d'une femme en pleine possession de son pouvoir de femme, avec son immense expérience. Pourquoi le camoufler? D'ailleurs je ne pense pas à mon âge, mais à ma vie...»

Pendant la période où elle s'est tenue éloignée du cinéma, elle a cependant accepté de faire quatre téléfilms d'après des œuvres littéraires; *La Femme abandonnée*, de Balzac; *La Marche de Radetzky*, de J. Roth; *La Dernière Fête*, d'après *La Déchéance* de S. Zweig et *Samson le Magni-*

fique, d'après Henry Bernstein. Et elle n'a pas hésité à s'essayer à la chanson. Dix titres feutrés, déclinant les multiples facettes d'une femme sereine et revenue de tout, ont ainsi fait l'objet d'un CD intitulé *Comme une femme qui s'écoute avec délectation*.

En harmonie avec elle-même, d'une maturité radieuse, elle vient de rappeler au grand public qu'elle est l'une des comédiennes les plus sensibles et les plus audacieuses de sa génération. Dans *Sous le Sable* et *Swimming Pool*, ces deux films qui lui doivent tant, elle renoue et s'abandonne à ces personnages denses, indéfinissables et bouleversants, dont elle a le secret.

Et c'est forte de cette harmonie intérieure enfin conquise qu'elle vient de faire ses premiers pas au Théâtre Edouard VII, à Paris, dans une pièce d'Eric-Emmanuel Schmitt, *Petits Crimes conjugaux*, aux côtés de Bernard Giraudeau. L'occasion rêvée d'entendre sur scène une actrice à la voix et aux gestes troublants, qui parvient, par touches imperceptibles, à la cime de l'émotion.

Charlotte Hug

Horizons

Par Jean-Philippe Rapp

Gaston Dominici et la réalité fictive

Au détour d'un téléfilm, l'affaire Gaston Dominici a resurgi récemment. Rappelez-vous. Dans la nuit du 4 au 5 août 1952, sir Jack Drummond, sa femme Anne et leur fille, en camping au bord d'une route provençale, sont assassinés. Très vite les soupçons se tournent vers les membres d'un clan familial vivant à 150 mètres du lieu du drame, à la ferme de la Grande-Terre. Les Dominici. C'est finalement le patriarche de 75 ans qui sera condamné, puis gracié sept ans plus tard. Une enquête bâclée, une instruction orientée, un verdict programmé. Mais surtout un énorme sentiment de malaise. Gaston Dominici, sachant qu'on n'exécuterait probablement pas un homme de son âge, a-t-il couvert les agissements d'un ou plusieurs proches? Aujourd'hui encore diverses enquêtes conduisent à des conclusions diamétralement opposées.

Responsabilité d'un voisin, selon l'historien et grand reporter Claude Mossé, agissement d'un commando, commandité par les Russes, selon le journaliste William Reymond ou effroyable comportement de jeunes du clan avinés au terme d'une fête? L'hypothèse d'un drame paysan sur fond d'omerta paraît la plus vraisemblable à beaucoup d'observateurs. Alors question. Les réalisateurs du téléfilm mélangent deux genres, et privilégient une piste. Confusion, en effet entre le documentaire dramatisé qui s'écrit à partir des minutes du procès et des expertises, et le caractère rocambolesque de la résolution de l'énigme, à savoir le complot venu de l'Est. On passe de la reconstitution à la réalité fictive sans avertissement, ni précaution. Un glissement fâcheux, qui n'explique pas et n'absout rien.

Jean-Philippe Rapp

» A lire: *Dominici innocent*, de Claude Mossé, éd. du Rocher et *Dominici non coupable*, de William Reymond, éd. Flammarion.